

# En attendant Godot

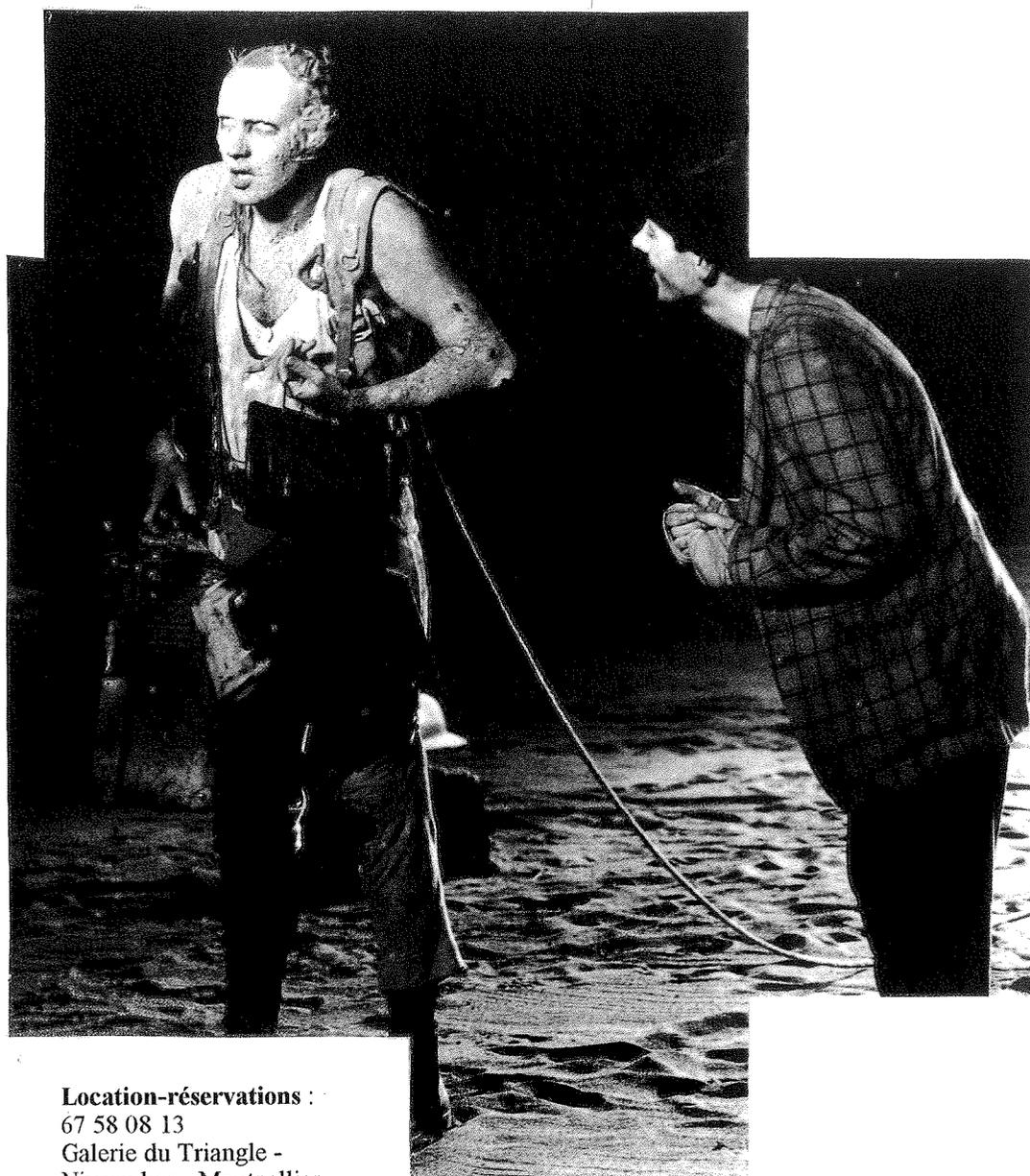
---

de Samuel Beckett

**Théâtre de Grammont**

**Du 8 au 13 novembre 1994 à 20h45**

**Mercredi et jeudi à 19h00 - Dimanche à 18h00**



**Location-réservations :**

67 58 08 13

Galerie du Triangle -

Niveau bas - Montpellier

Du mardi au samedi

de 13h00 à 18h00

**Tarifs :**

Général, 110 Frs - Réduit, 90 Frs

Moins de 25 ans, 75 Frs

# En attendant Godot

---

de Samuel Beckett

Mise en scène	<b>Philippe Adrien</b>
Décors et costumes	<b>Gérard Didier</b>
Lumières	<b>Patrice Trottier</b>
Musique	<b>Ghédalia Tazartés</b>
Conception maquillage	<b>Reiko Kruk</b>
Assistée de	<b>Franck Mignelli</b>
Peintures	<b>Chantal Petiot</b>
Assistante à la mise en scène	<b>Catherine Riboli</b>

Avec

<b>Eric Caravaca</b>	Estragon
<b>Cyril Dubreuil</b>	Pozzo
<b>Gildas Milin</b>	Lucky
<b>Jean-Luc Orofino</b>	Le Garçon
<b>Eric Petitjean</b>	Vladimir
( qui remplace Bruno Putzulu)	

Production

**ARRT**  
avec la participation  
du Jeune Théâtre National

# Nuances

Avant de monter *Godot* j'y voyais un exercice de style, une clownerie émaillée de saillies philosophiques. Pas seulement. J'avais bien repéré la structure : deux couples qui mettent en jeu une série de variations du rapport maître-esclave. Mais avant tout une parfaite clownerie.

L'enseignement a contribué à modifier de façon décisive mon point de vue sur la pratique, notamment en ce qui concerne le travail avec les acteurs. L'exigence de sincérité, d'authenticité n'a probablement jamais été aussi vive qu'aujourd'hui. On aurait tort de ne pas y faire place, même s'il n'est pas impossible de la dévoyer. Pour ma part elle me guiderait plutôt et spécialement lorsque nous abordons des oeuvres qui, d'abord, semblent être vouées à un traitement académique.

Estragon et Vladimir, je les concevais au départ comme identiques. Deux costumes noirs et deux chapeaux melon, presque deux numéros. L'étude du texte révèle qu'ils sont différents. Ainsi Estragon se trouve-t-il être régulièrement battu, ce qui n'est pas le cas de Vladimir. Mais il nous a fallu un peu de temps pour faire place à la relation vraie des deux personnages. Ainsi le deuxième acte semble-t-il répéter le premier. Estragon a encore passé la nuit dans un fossé et une fois de plus on l'a battu. Avec ce genre de dramaturgie "de l'absurde", on a tendance à considérer la répétition comme un passage obligé et à s'y fier par principe. Nombre de pièces procèdent en effet d'une mise en boucle. Il faut pourtant dans le cas présent se poser la question de savoir un peu à quel drame humain correspond une telle répétition, une telle compulsion. Vladimir ne s'y trompe pas avec ses questions : " *On t'a battu ? Où as-tu passé la nuit ?* ".

Le pire est encore ailleurs, dans le désespoir sans rémission, dans l'égarément de l'esprit, la catastrophe

psychique qui s'abat sur Estragon. Cette dévastation n'échappe pas à Vladimir qui pourtant n'en laisse rien paraître. L'émotion tient à sa pudeur. De toutes ses forces il va tenter d'arracher son compagnon au néant qui le happe. La découverte de cette différence entre les deux personnages suscita un véritable bouleversement de nos perspectives. La clownerie, ou si l'on veut l'humour, prit une fonction, une nécessité : maintenir en vie un être. Les personnages de *Godot* ont une histoire, même si elle est à peine évoquée : ils ne sont pas des abstractions.

Souhaitons que cette manière d'aborder la pièce, simple et naturelle, au lieu de l'enfermer dans une signification banalisée, mortifiée par le commentaire et la fixité de l'illustration, propose à chaque instant des associations inédites, un rapport vivant avec l'oeuvre.

**Philippe Adrien**

# Philippe Adrien : repères

---

- 1980      **La poule d'eau** de S. I. Witkiewicz  
**Ubu** d'Alfred Jarry  
**Une visite** d'après « L'Amérique »  
de Kafka
- 1981      **Monsieur de Pourceaugnac** de Molière
- 1982      **La funeste passion du Professeur Forenstein**  
de Philippe Adrien  
**La Mission** de Hiener Muller
- 1983      **Homme pour homme** de Bertold Brecht  
**Amphitryon** et **Le Médecin volant**  
de Molière
- 1984      **Rêves** de Kafka, adaptation d'Enzo Cormann
- 1985      **Ke voï ?** d'Enzo Cormann
- 1986      **Des Aveugles \*** d'Hervé Guibert
- 1987      **Les acteurs de bonne foi** et **La Méprise**  
de Marivaux  
**La Vénus à la fourrure** d'après Sacher Masoch  
et **Les Pragmatistes** de Witkiewicz
- 1988      **Cami, drames de la vie courante**
- 1989      **Sade, Concert d'enfers \*** d'Enzo Cormann  
**Amou' toujou'**, récital avec Lisette Malidor
- 1990      **L'annonce faite à Marie** de Paul Claudel
- 1991      **Les Bacchantes** d'Euripide
- 1992      **Grand-peur et misère du III ème Reich \***  
de Bertold Brecht  
**Le Baladin du monde occidental** de J.M. Synge
- 1993      **La Tranche** de Jean-Daniel Magnin  
Festival d'Avignon, Théâtre de la Bastille
- 1994      **Gustave n'est pas moderne** d'Armando Llamas,  
Théâtre de la Colline

\* Spectacles présentés au Théâtre de la Tempête

LE NOUVEAU POLITIS



t h é â t r e

# Attendons Godot

Créé à Blaye, le Beckett de Philippe Adrien sera bientôt à Paris

**S**i l'on met de côté *le Roi et le grand-père* de Clémentine Yelnik (à l'Epée de bois, à la Cartoucherie de Vincennes), la rentrée fut, dans sa première semaine, des plus molles. Au théâtre Silvia Monfort, par exemple, Gilles Guillot et Isa Mercure ont voulu faire parler Victor Hugo en prenant ici et là des morceaux de son œuvre et en composant un spectacle intitulé *Souvent je ris la nuit*. Bien sûr, avec Hugo, on ne s'ennuie pas. Mais, dans un décor d'échafaudages, le spectacle ne parvient pas à s'échafauder. Mieux vaut lire ces textes, souvent sidérants, dans leur édition à l'Avant-Scène.

**Alors, patientons. Alors, attendons.** Mais qui attendre ? Godot, bien sûr. Car une mise en scène magnifique d'*En attendant Godot* s'annonce à l'horizon. Elle a été créée au festival des Chantiers de Blaye et ne sera reprise à Paris, à la Tempête, qu'en novembre. *Godot*, usé par de multiples mises en scènes peu inspirées (même celles contrôlées par Beckett, nous pensons précisément

à la réalisation télévisuelle vue sur Arte, avec Balmer et Polanski) et le commentaire scolaire, retrouve avec Philippe Adrien une nouvelle jeunesse, ou plutôt une simplicité qui lui restitue à la fois son innocence et sa violence.

Auparavant, un coup de chapeau à l'aventureux festival de Blaye ne sera pas superflu. Dans l'extraordinaire citadelle de Vauban qui domine l'estuaire girondin, Jean Albert-Canque confie différents lieux, qui vont du souterrain aux douves, à des équipes confirmées et à des compagnies peu connues. Ces dernières ont donné les spectacles les plus intéressants : une belle *Andromaque* montée par Ivan Blanloeil, les *Enfantillages* de Raymond Cousse mis en scène et joué dans une belle rage par Jean Quiclet et Stéphane Rougemont et une magistrale mise sous tension de *Dehors, devant la porte*, de Borchert par Jürgen Genuit, dont c'était la première mise en scène. Et, dans ce bon bilan du festival, il faut inclure le *Godot*, brossé, gratté et restauré par Adrien.

Le miracle de cette mise en scène de Philippe Adrien est d'avoir retrouvé l'humanité

de chacun des personnages et d'avoir ainsi retissé les rapports qui les unissent et les désunissent. Tout l'homme est là, et non pas son squelette, ou son double clownesque. Les acteurs, Bruno Putzulu, Eric Caravaca, Cyril Dubreuil, Gildas Milin et Jean-Luc Orofino, sont d'une justesse formidable. On ne leur souhaite pas de rester anonymes mais la force du spectacle vient aussi de ce qu'on ne les connaît pas. Ils sont plus becketttiens que Bouquet ou Rufus qui ne peuvent pas être ces êtres de nulle part, puisque nous les connaissons et que nous connaissons peu ou prou leur mécanisme. Philippe Adrien a atteint avec ces jeunes artistes, qui furent ses élèves au Conservatoire, ce seuil de clarté où la mise en scène ne brutalise pas l'œuvre mais l'illumine, ne la met pas sous les projecteurs mais la met en lumière de l'intérieur.

Attendons Godot.

Gilles Costaz

*Souvent je ris la nuit*, théâtre Silvia Monfort, jusqu'au 7 novembre. Tél. : 45 30 10 96.

*En attendant Godot*, théâtre de la Tempête, Paris, Du 5 novembre au 30 décembre. Tél. : 43 28 36 36.

MISE EN SCENE

## Ce qu'attend Philippe Adrien

La fréquentation assidue des grands textes et des grands auteurs de théâtre comme chemin vers Dieu ? Intuition... qu'un metteur en scène, même matérialiste, est mieux placé que personne pour tenter de décrire.

**P**hilippe Adrien est l'un des metteurs en scène les plus intéressants d'aujourd'hui. Un des plus surprenants et des plus libres aussi. Ces dernières années, il aborde, de près ou de loin, la place de la divinité en des sociétés et des temps différents : la mythologie et ses principes de vie dans "Les Bacchantes" d'Euripide. Le défi lancé à Dieu avec "Sade, concert d'enfer" de Enzo Corman. Le mystère chrétien dans "L'Annonce faite à Marie" de Paul Claudel.

"En attendant Godot", de Samuel Beckett, ne se sépare pas de cette recherche autour de l'idée de Dieu. A priori pour y répondre par un non-lieu puisque la pièce, l'une des plus célèbres et des plus énigmatiques du répertoire, semble accrédi-ter l'idée du néant métaphysique et de l'attente vaine.

Dans un endroit désertique où seul pousse un arbre maigre, Vladimir et Estragon, deux cloches dépenaillées qui ne possèdent même pas la corde pour se pendre, attendent Godot. Il devait venir hier mais il a fait dire qu'il viendrait ce soir. Il ne faudrait pas le rater. Pour faire passer le temps, Didi et Gogo échangent quelques mots, sur les chaussures qui font mal, sur la faim, sur les coups. Une fraternité de bric et de broc. Il sont à eux seuls, eux qui ne sont rien, toute l'humanité dans son abandon, sa faiblesse et sa force de résistance. Attendre, encore attendre, mais qui ? pour quoi ? A quoi bon la vie puisque nous sommes morts dès la naissance : "Elles accouchent à cheval sur une tombe, le jour brille un instant, puis c'est la nuit à nouveau". Lorsque la pièce est jouée pour la première fois, grâce à Roger Blin, en 1953, dans le petit théâtre de Babylone, per-

sonne ne la prend vraiment au sérieux mais tous lui accordent une attention singulière : Au bon vieux "De qui se moque-t-on ?", répond le trouble de quelques-uns, pas sûrs de savoir sur quel pied danser, mais certains que quelque chose est en train d'arriver avec Beckett. Jean Anouilh résume ainsi la pièce : "Les pensées de Pascal jouées par les Fratellini".

De fait, il s'agit bien de clowns : des clowns peu glorieux, le cul par terre et la tête forcément dans les étoiles. Mais y a-t-il des étoiles dans le ciel de Beckett ? A priori, non.

Pourtant, sur l'espace nu où seul s'élève l'arbre mythique, Philippe Adrien laisse bruir quelques lucioles : éclats de compassion qu'on ne saurait masquer dans ce désert de l'amour. C'est que sous le regard d'Adrien, dans le jeu si simple des comédiens (Eric Caravaca et Bruno Putzulu), on décèle comme une circulation souterraine d'amour, si neuve, si surprenante par rapport à la légende Godot, qu'on est touché, de plein fouet. "En attendant Godot" vit de toutes les spores de l'attente qu'on ne saurait changer tout à trac en espérance, mais auquel on peut apporter son pesant de vraie vie. Prise au pied de la lettre, la pièce s'écoule d'une eau grave, les mots resplendent, illuminant le calvaire de Didi et de Gogo, pauvres hères liés l'un à l'autre par une communauté de condition : être humain, fondamentalement. Beckett, Irlandais nourris de la Bible, parle de "Tous ceux qui tombent". La première partie de la phrase manque : "Le Seigneur relève tous ceux qui tombent". Les vides de Beckett ne sont peut-être pas que des trous.

Laurence LIBAN

■ Comment avez-vous décidé de monter "Godot" ?

Je pense qu'il est nécessaire de se confronter à des œuvres majeures. Le sentiment que j'ai eu, d'une manière plus évidente que jamais avec "Godot", c'est que les chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre parce qu'ils parviennent à parler singulièrement à qui s'en empare. Ils possèdent un contenu fixe mais chacun y trouve, pour lui en personne, quelque chose d'unique.

■ En quoi consiste, pour vous, cette chose unique ?

C'est la découverte des relations entre Estragon et Vladimir d'une manière qui me semble clarifiée. Plus que des rapports entre un dépressif et un positif, ce qui serait trop simple, il s'agit d'une relation où celui qui est toujours négatif oblige l'autre à "compenser" positivement au point qu'il leur devient impossible de vivre l'un sans l'autre.

Dans l'ordre de la spiritualité, en accentuant sans cesse sa déchéance extérieure, Estragon affirme cette tendance à la sainteté. Il se prend pour Jésus. Lacan dit : "Le saint fait le déchet du monde". Il ne renonce pas à tout, mais il s'abîme toujours plus dans la déchéance que l'esprit est censé sublimer. Quant à Vladimir qui est du côté de l'espoir, c'est un rationaliste. Il a pourtant un doute vers la fin, quand il s'exclame : "N'ai-je pas dormi pendant que les autres souffraient ?".

Quelque chose en lui vacille mais il se refuse à sombrer comme le fait Estragon. Il attend Godot, il croit qu'il va y avoir une preuve. Il reste dans le domaine de la raison. Estragon, lui, oublie. D'une manière floue, il est en prise sur la mystique.

■ Vous parlez de spiritualité à propos de cette pièce consacrée comme étant



Eric Caravaca et Cyril Dubreuil dans "En attendant Godot", mise en scène de Philippe Adrien, au Théâtre Tempête, Cartoucherie de Vincennes, tél. : 43.28.36.36.

celle du vide métaphysique.

Quand il y a un contenu manifeste de l'ordre du spirituel ou de la pensée, les gens s'arrêtent. Ils s'arrêtent à une vision globalisante au détriment d'une lecture soignée du texte. Pourtant l'écriture des deux personnages est très différente même si, comme il est écrit, "Ils se renvoient la balle". C'est toujours Vladimir qui fait repartir le dialogue. Dans le jeu de l'échange des chapeaux, un jeu de rôle proposé par Vladimir, il s'agit plus que d'une mécanique. Il s'agit pour Vladimir d'amener Estragon à la conscience de soi, à retrouver ses marques d'être humain. "On attend Godot", lui rappelle-t-il sans cesse. Comme dit saint Augustin, "Nous parlons par rapport à la divinité". Cela nous détermine par rapport à notre semblable. (On pourrait dire "notre prochain").

Avec Claudel, j'ai eu d'abord une sensation d'ennui. Mais tout à coup, cela m'est apparu renversant. Quand j'ai mis en scène "l'Annonce", c'est devenu magnifique à chaque instant parce que c'était concret, avec de vraies personnes. C'est la même chose avec Beckett : A un moment, quelque chose s'ouvre qui

Vladimir est tout à fait catholique : "Ramasse-le, il est par terre !" dit-il de Lucky à Estragon.

■ Avoir mis en scène Claudel auparavant, cela a changé quelque chose ?

Ce que j'ai compris en travaillant sur Claudel influe sur la suite de mon travail. C'est un travail réaliste mais de là, j'arrive à rendre sensible une dimension qui est d'ordre spirituel. C'est justement cette présupposition réaliste qui m'y amène.

■ Mais vous êtes matérialiste...

Je serais plutôt matérialiste, oui, mais il est évident qu'il y a dans l'humanité une aspiration à la transcendance. On a bien bâti les cathédrales ! Cette aspiration à la transcendance, on la perçoit à travers le langage : les gens prononcent des paroles qui manifestent une dimension autre, qui bouleverse.

Ce que Beckett a merveilleusement fait, c'est qu'il a mis tout cela en creux : et s'il n'y avait plus que ces débris, ce désert ? Il y aurait encore l'humanité, même pour ceux qui auraient tout oublié. Estragon qui a tout oublié garde son amitié pour Vladimir et cette obses-

sion d'être un peu Jésus.

Quand j'ai monté "L'annonce faite à Marie", il s'est passé quelque chose d'étrange. Je n'en sais pas les conséquences mais cela n'a rien changé à mes opinions. Il reste que je demeure bouleversé de façon récurrente à tel point que je ne peux rester insensible. Cela m'a ouvert à une autre écoute des textes et des acteurs. Il se pourrait que cela change d'autres choses, mais cela ne s'est pas fait. Je pense à Claudel, à son combat avec l'Ange. Mais, moi, non. Enfin, c'est très agréable, peut-être commode, cette révélation de loin.

Ma marque est tout de même la psychanalyse. Le peu de notion que j'ai de la religion et de la mystique me vient de Lacan. C'est une question très préoccupante sur laquelle Lacan laisse planer le doute : Le fourre-tout de l'Autre, pour lui c'est Dieu, Papa/Maman, l'inconscient. On est l'objet d'une tension étrange entre, disons, le bas-ventre et le Ciel. Il est évidemment difficile de tout régler avec le freudisme. N'est-ce pas un outillage un peu pauvre ?

propos recueillis par  
Laurence LIBAN